



HAL
open science

Pindare & l'écriture

Jean Yvonneau

► **To cite this version:**

| Jean Yvonneau. Pindare & l'écriture. 2021. halshs-03172001

HAL Id: halshs-03172001

<https://shs.hal.science/halshs-03172001>

Preprint submitted on 17 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PINDARE ET L'ÉCRITURE

(Une première version de cette communication a été prononcée à l'Université de Stanford le 26 avril 2014, sous le titre « *Scripta volant: literacy as a component of oral performance in Pindar* », dans le cadre du *France-Stanford Colloquium on Greek & Latin Hymnic Poetry: Religion, literature, society: Greek and Roman hymic traditions and the performance of community*. Je remercie vivement Richard Martin, Anastasia-Erasmia Peponi et Seth Benardete, entre autres, d'avoir enrichi mon propos.)

Qu'il me soit d'abord permis, en préambule, de remercier chaleureusement mes hôtes lyonnaises, Nadine Le Meur & Pascale Brillet-Dubois, qui m'ont invité à parler devant vous aujourd'hui. Si l'on prononce encore en France l'expression « poésie lyrique grecque », elles n'y sont pas pour rien !

C'est bien sûr de lyrique dont je voudrais vous entretenir à présent, non plus au prisme de l'histoire d'un genre, mais sous l'angle définitionnel, si j'ose dire, de l'histoire tout court. J'entends par là que la poésie de Pindare recèle des enjeux propres à une période intermédiaire, disons, entre l'apparition de l'écriture et son usage courant. Chez Homère, on le sait, il n'y a qu'une seule référence à l'écriture, les fameux *σήματα λυγρά* (*Il.* 6, 168-170), les « signes funestes » que Bellérophon est chargé de présenter en Lycie à son beau-père qui, après lecture, devra le tuer¹. Chez Callimaque, en revanche, l'écriture est partout, en surface et en profondeur ; ce *poeta doctus*, qui avait à sa disposition rien de moins que la bibliothèque d'Alexandrie, se représente à l'occasion en train de composer par écrit ses poèmes : ainsi au tout début des *Aitia*, il évoque la première fois où il a « posé sa tablette sur ses genoux »². Pindare occupe en quelque sorte une position médiane : il connaît naturellement l'écriture et s'y réfère explicitement un certain nombre de fois, mais il revendique toujours la nature essentiellement orale, en lien avec l'exécution, de sa poésie. Il ne fait l'aveu d'une composante scripturale que de façon indirecte, voire fugace, bien qu'on ait de bonnes raisons de croire qu'il ait lui aussi, déjà, disposé d'une bibliothèque³ et que, de son vivant même, plusieurs de ses odes aient été publiées sur stèle. Deux témoignages poussent en effet dans cette dernière direction :

a) Schol. uet. *Ol.* 7 *init.* (Drachmann I, p. 195, l. 13-14)

(BCQ) Ταύτην τὴν ᾠδὴν ἀνακειῖσθαί φησι Γόργων (FHG IV, 410) ἐν τῷ τῆς Λινδίας Ἀθηναίας ἱερῷ χρυσοῖς γράμμασιν.

« Cette ode, écrite en lettres d'or, figure en offrande dans le temple d'Athéna Lindia, aux dires de Gorgon (FHG IV, 410 = FGrH 515 F 18). »

b) Pausanias 9, 16, 1 (description de l'agora de Thèbes)

οὐ πόρρω δέ ἐστι ναὸς Ἀμμωνος, καὶ τὸ ἄγαλμα ἀνέθηκε μὲν Πίνδαρος, Καλάμιδος δέ ἐστιν ἔργον. ἀπέπεμψε δὲ ὁ Πίνδαρος καὶ Λιβύης ἐς Ἀμμωνίου τῷ Ἀμμωνι ὕμνον· οὗτος καὶ ἐς

¹ Hom. *Il.* 6, 168-170 *πέμπε δέ μιν Λυκίηνδέ, πόρεν δ' ὅ γε σήματα λυγρά, / γράψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφόρα πολλά, / δεῖξαι δ' ἠνώγειν ᾧ πενθερῷ, ὄφρ' ἀπόλοιτο*, «[Proetos] envoya [Bellérophon] en Lycie, en lui remettant des signes funestes : /il avait tracé sur une tablette pliée en deux maint trait néfaste ; /ordre était donné à Bellérophon de les montrer à son beau-père, afin de périr. »

² Call. *Aitia* I, 1, 21 sq. *καὶ γὰρ ὅτε πρώτιστον ἐμοῖς ἐπὶ δέλτον ἔθηκα / γούνασιν, Ἀπόλλων εἶπεν ὁ μοι Λύκιος*, « Quand, de fait, j'ai posé pour la première fois une tablette sur mes / genoux, Apollon le Lycien m'a dit... »

³ Voir West 2011, 64 sqq. (= 2013, 146 sqq.).

ἐμὲ ἦν ὁ ὕμνος ἐν τριγώνῳ στήλῃ παρὰ τὸν βωμόν, ὃν Πτολεμαῖος ὁ Λάγου τῷ Ἀμμωνι ἀνέθηκε.

« Non loin, il y a le temple d'Ammon ; la statue y fut consacrée par Pindare et c'est l'œuvre de Kalamis. Pindare envoya aussi un hymne à Ammon (fr. 36 S.-M.) aux Ammoniens de Libye ; cet hymne était, jusqu'à mon époque, [gravé] sur une stèle triangulaire, près de l'autel que Ptolémée fils de Lagos consacra à Ammon. »⁴

C'est ce rapport à l'écrit, cette tension entre oralité et écriture, que je voudrais tenter de mesurer avec vous aujourd'hui, en examinant les quelques passages de Pindare qui ont trait à l'écriture et/ou à la lecture. Il y en a douze, d'inégale valeur du point de vue argumentatif, au sens où ils présentent divers degrés de certitude :

- 4 sont d'intérêt général ;
- 4 autres sont spécifiquement et indubitablement liés à la pratique poétique ;
- 4 derniers passages contiennent peut-être, nous le verrons, des références à l'écriture ou à la lecture.

Le lexique de l'écriture et de la lecture, assez limité chez Pindare, l'est encore davantage chez Simonide et Bacchylide, où il tend vers zéro. Qu'on ne s'y trompe pas : jamais l'ode n'est décrite ou mentionnée dans sa forme matérielle propre à l'exécution, ou plus exactement à la préparation de celle-ci par le chorodidascle, c'est-à-dire en tant que support couvert de notations textuelles et musicales. On cherche en vain chez Pindare et les autres lyriques de son époque les mots βίβλος ou βιβλίον (« livre rouleau »), χάρτης (« feuille »), διφθέρα (« peau apprêtée »), πίναξ ou πινάκιον, σανίς ou σανίδιον (« tablette pour écrire, ou d'affichage ») ; seul, et en une unique occurrence, le nom δέλτος (« tablette pour écrire ») apparaît, mais dans un contexte lacunaire, et donc problématique⁵.

Dans le corpus pindarique, l'acte de lire fait l'objet d'un unique passage sûr ; y est employé le verbe le plus courant à l'époque classique, à savoir ἀναγιγνώσκειν (on y reviendra)⁶.

Quant à l'acte même d'écrire, on le rencontre à trois reprises chez Pindare à travers le verbe γράφειν, toujours comme verbe simple et jamais en composition. Détaillons-les tout de suite.

Dans le premier cas, γράφειν exprime la consécration d'une offrande (*Ol.* 3, 30) :

30 χρυσόκερων ἔλαφον θήλειαν ἄξονθ', ἄν ποτε Ταῦγέτα
ἀντιθεῖσ' Ὀρθωσία ἔγραψεν ἱεράν.

30 « ...(Héraclès) qui ramènerait la biche aux cornes d'or que Taygète autrefois,
en en faisant offrande à Orthôsia, inscrivit comme sacrée. »

⁴ Sur les textes conservés dans les sanctuaires, cf. Herington 1985, 201 sqq.

⁵ Le mot δέλτου apparaît en Péan VII b, 24 (= fr. 52h S.-M. = C2 Rutherford). Du v. 15 au v. 22, il est question de Mnémosyne et des Muses qui inspirent le poète ; δέλτου surnage isolément au v. 24 dans l'espace dévolu aux v. 23-31. On peut assez raisonnablement inférer des vers précédents qu'il s'agit du matériel d'écriture (et le passage de Callimaque cité plus haut a toute chance alors de constituer un écho), mais d'autres hypothèses sont aussi légitimes, par exemple un emploi figuré dénotant l'esprit du poète, et recoupant *Ol.* 10, 2-3 πόθι φρονός / ἐμᾶς γέγραπται (citée *infra*). Selon Pfeiffer 1968, 26, δέλτος est « l'expression traditionnelle pour le matériel d'écriture dans la tragédie », exception faite de Eschyle, *Suppl.* 946 sq. πίναξιν... / οὐδ' ἐν πτυχαῖς βίβλων, dont il sera question plus loin.

⁶ À ce verbe s'ajoutent ailleurs ἐπιλέγομαι (Hérodote), ἐγτυγχάνω et ἀναλέγομαι (époque hellénistique et impériale) : voir Chantraine 1951. Il faut préciser néanmoins que le champ lexical de la lecture ne possède pas de bornes si bien définies, comme en attestent neuf verbes supplémentaires qu'a repérés Svenbro 1997. Parmi eux, νέμειν et son composé ἀνανέμειν présent chez Théocrite 18, 48 faisaient écrire à Gow (*ad loc.*) : « These uses of (ἀνα)νέμω are obscure, but it is plain from the lexicographers that many more examples were known to them than to us. » Nieddu 2004, 53 sqq. allonge encore la liste.

Schol. 53 e (BCDEQ) <Ταῦγέτα:> ὄνομα κύριον, Ἄτλαντος θυγάτηρ. αὕτη ἀφιέρωσε τῇ Ἀρτέμιδι τὴν ἔλαφον. λέγεται γὰρ ὅτι ἠνίκα Ἡρακλῆς παρέσχευεν αὐτὴν Εὐρυσθεῖ, τότε εὐρέθη ἐπὶ τοῦ τραχήλου αὐτῆς γεγραμμένον. Ταυγέτη ἱεράν ἀνέθηκεν Ἀρτέμιδι.

« <Ταῦγέτη :> nom propre, fille d'Atlas. Celle-ci consacra la biche à Artémis. On dit que lorsque Héraclès la présenta à Eurysthée, on trouva écrit sur son cou “offrande consacrée de Ταῦγέτη à Artémis” ».

Rassurons les amis des animaux : la phrase n'a pas été gravée à même la peau de la biche, mais sur un collier (ψάλιον), à en juger par un autre exemple donné par Pausanias (8, 10, 10, signalé par Catenacci dans sa note à *Ol.* 3, 30).

Une autre occurrence de γράφειν se rapporte au sport et plus précisément à la course, en *Ném.* 6, 7 :

καίπερ ἔφαμερίαν οὐκ εἰδότες οὐδὲ μετὰ νύκτας
6b ἄμμε πότμος
7 ἄντιν' ἔγραψε δραμεῖν ποτὶ στάθμαν.

« (nous ressemblons en quelque manière aux immortels)
bien que nous ne sachions, durant le jour non plus que la nuit,
6b quelle ligne d'arrivée le destin
trace à notre course. »

C'est un exemple intéressant parce qu'il illustre l'ambivalence du concept d'écriture chez Pindare : John Chadwick donne ici à γράφειν le sens de « coucher par écrit, donner un ordre, commander », mais la construction, inconnue par ailleurs, fait difficulté et je crois préférable de suivre ici William Henry, qui dans son édition sélective des *Néméennes* estime « artificiel » de refuser à γράφειν, associé à στάθμα, le sens de « dessiner, tracer ». En outre, on peut relier ce passage à l'emploi de γραμμὰ en *Pyth.* 9, 118, où le Libyen Antaios, afin de trouver très vite un mari à sa fille, la pare et la place sur la ligne d'arrivée d'une course, en précisant que le prix, c'est justement sa fille :

...ποτὶ γραμμᾶ μὲν αὐτὰν σταῖσε κοσμήσαις, τέλος ἔμμεν ἄκρον,

...l'ayant parée, il la plaça sur la ligne d'arrivée, pour qu'elle fût le but suprême...

La troisième occurrence de γράφειν est très célèbre, car elle se situe aux environs immédiats du verbe ἀναγιγνώσκειν, ce dernier recevant pour la première fois, dans les textes grecs transmis, l'acception de « lire ». Lisons donc ce témoignage important qu'est l'incipit de la 10^e *Olympique* :

Τὸν Ὀλυμπιονίκαν ἀνάγνωτέ μοι
Ἄρχεστράτου παῖδα, πόθι φρενός
ἐμᾶς γέγραπται. γλυκὸ γὰρ αὐτῷ μέλος ὀφείλων ἐπιλέλαθ'(α)...

« Du vainqueur olympique, fils d'Arkhestratos, lisez-moi le nom,
là où dans mon esprit
il est inscrit ! Car je lui devais un doux chant et je l'ai oublié... »

Il convient d'observer que l'écriture ici ne concerne pas précisément la composition poétique, mais la mémoire, désignée métonymiquement par son siège physique (φρήν), et métaphoriquement comme une sorte de registre commercial ou de livre de comptes. Comme l'a suggéré Luigi Lehnus dans son

commentaire, le vainqueur est originaire de Locres Épizéphyrienne en Grande Grèce et il se pourrait que Pindare rende ici un hommage indirect à la cité de Zaleukos, un des tout premiers, sinon le premier, à avoir couché par écrit un code législatif. Dans notre passage, la lecture revêt un statut un peu particulier, dans la mesure où l'opération de déchiffrement du nom, ordonnée par le poète, et l'exécution même de l'ode se recourent. En d'autres termes, lire, c'est chanter !

Par ailleurs, tous ceux qui s'intéressent à la littérature hymnique auront remarqué une sorte de renversement : en lieu et place de la célèbre affirmation liminaire *μνήσομαι οὐδὲ λάθωμαι* (« je me souviendrai et ne serai pas oublieux », à savoir d'Apollon, *Hy. hom. Apollon* 1, 1), Pindare dit en substance *ἐπιλέλαθ'(α)... μὲν... /κοινὸν δὲ λόγον... τείσομεν* (« j'avais oublié..., mais je m'acquitterai... d'un discours d'intérêt général »).

Terminons l'examen de ce premier groupe de références générales à la lecture et à l'écriture par l'extrait d'une *Isthmique* (*Isth.* 2, 44-47) :

45 μήτ' ἀρετὰν ποτε σιγάτω πατρώαν,
μηδὲ τούσδ' ὕμνους· ἐπεὶ τοι
οὐκ ἐλινύσοντας αὐτοὺς ἐργασάμαν.
ταῦτα, Νικασίππ', ἀπόνειμον, ὅταν
ξεῖνον ἐμὸν ἡθαῖον ἔλθῃς.

45 «Que jamais il ne laisse dans le silence l'excellence paternelle
non plus que ces hymnes : car en vérité
je ne les ai pas faits pour qu'ils restent immobiles.
Fais part de cela, Nikasippos, quand
tu iras chez mon hôte tant apprécié. »

Qui est ce Nikasippos ? le facteur ? le chef de chœur ? Son nom intrigue, dans la mesure où dans cette ode, Pindare formule ouvertement le vœu d'une victoire hippique — et au v. 13 on lit *ἵπποισι νίκαν*. Par conséquent, Nikas-ippos serait un nom parlant parfait (Erich Thummer l'avait bien noté, *ad loc.*) et anticiperait sur une autre célébration.

Cela dit, si Nikasippos devait conduire l'exécution de l'ode triomphale à la place de Pindare, on pourrait s'attendre à un mot susceptible de désigner cette exécution (cette « performance »), qu'elle soit de nature publique ou privée — je reprends là une idée de Bury (*ad loc.*). Et Bury lui-même était bien tenté de reprendre à son tour la suggestion de Tyrrell visant à corriger l'impératif *ἀπόνειμον* en *ἀνάνειμον* (« récite ! »). Bury et Tyrrell s'appuient sur une scholie du passage (*Isth.* 2 : Schol. 68) :

<ταῦτα, Νικασίππ', ἀπόνειμον:> διὰ τοῦτο δῆλον, ὅτι τὸν εἰς Ξενοκράτην ὕμνον εἰς Ἀκράγαντα διὰ Νικασίππου πέμπει πρὸς Θρασύβουλον τὸν Ξενοκράτους ἀδελφόν· τὸ γὰρ ἀπόνειμον ἀντὶ τοῦ ἀνάγνωθι...

< « Fais part de cela, Nikasippos » :> sûrement parce qu'il envoie l'hymne dédié à Xénocrates au frère de ce dernier, Thrasybulos, à Agrigente, par l'intermédiaire de Nikasippos ; « fais part de » est mis pour « lis ».

Bury ajoute ceci : « Si *ταῦτα ἀνάνειμον* est la bonne correction, le poète prie son envoyé de “lire à haute voix” ce poème quand il rencontrera Thrasybule. » En d'autres termes, « lire » signifierait derechef « chanter ». Ce serait assez tentant de comprendre comme le scholiaste. Cependant il vaut mieux, à notre avis, en rester à la leçon transmise *ἀπόνειμον*, non par simple conservatisme, mais parce que le sens même de ce verbe est controversé : « allouer », « donner en dû », « faire part de » semblent suffire. Tant pis pour la lecture.

Nous en avons à présent terminé avec les expressions patentes de l'activité de lecture et de celle d'écriture. D'autres références, plus ou moins implicites, existent néanmoins chez Pindare. Toutes apparaissent liées soit avec le processus de composition d'un poème, soit avec le moment de son exécution, et relèvent de la métaphore ou de la métonymie. Les voici.

Considérons d'abord un fameux extrait de la 6^e *Olympique* (*Ol.* 6, 87-92) :

... ὄτρυνον νῦν ἑταίρους,
 Αἰνέα, πρῶτον μὲν Ἴηραν Παρθενίαν κελαδῆσαι,
 γυνῶνάι τ' ἔπειτ', ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλαθέσιν
 90 λόγοις εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν ἕν. ἐσσί γὰρ ἄγγελος ὀρθός,
 ἡϊκόμων σκυτάλα Μοισᾶν, γλυκὺς κρατῆρ ἄγαφθέγκτων ἀοιδᾶν·

εἶπον δὲ μεμνᾶσθαι Συρακοσσᾶν τε καὶ Ὀρτυγίας·

Pousse à présent tes compagnons,
 Aïnéas, d'abord à célébrer Héra Parthénia
 et ensuite à juger si au vieil opprobre, par de véridiques
 90 paroles nous sommes en train d'échapper — au « cochon de Béotien » ! Car tu es messager
 droit,
 toi la scytale des Muses à la belle chevelure, doux cratère des odes retentissantes ; (?)

dis-leur d'évoquer le souvenir de Syracuse et d'Ortygie...

Cette phrase désarçonne. D'abord, Aïnéas est totalement inconnu par ailleurs (observation déjà appliquée au Nikasippos de l'*Isthm.* 2). Selon les commentateurs anciens, c'est le chef de chœur, mais cela peut parfaitement relever de l'évidence interne ou de la tautologie. Au passage (comme pour Nikasippos encore), Aïnéas est un nom parlant, αἶνος servant d'antonyme à ὄνειδος (terme présent au v. 89).

Ensuite, la syntaxe est problématique. La plupart des érudits voient une succession d'attributs, voire un « tricôlon ascendant » (Hutchinson)⁷. Personnellement, je n'y crois guère ; une telle accumulation me semble relever d'un genre littéraire différent tel que l'épopée ou la comédie (dans le πνῖγος en particulier). Je préfère me ranger à l'analyse de Wilamowitz, que j'ai mis du temps à accepter, je l'avoue : corriger ἐσσί en ἐστί (ou en εἶσι), faire d'ἄγγελος ὀρθός un attribut, voir en σκυτάλα Μοισᾶν le sujet unique et donner au groupe nominal de κρατῆρ le statut d'apposition⁸ : « est un messager droit la scytale..., doux cratère... ».

Le mot σκυτάλα doit ici, bien évidemment, retenir notre attention. Vous avez sans doute entendu parler de la scytale, ce message sur bandelette enroulée autour d'un bâton d'un certain calibre et dont le contenu n'est plus lisible dès qu'on retire ledit bâton : c'était, dit-on, un procédé de chiffrement des Spartiates. Mais outre que les témoignages relatifs à ce caractère cryptique sont à la fois tardifs et contestables, il n'est guère besoin ici de comprendre autre chose que « messager, porteur de dépêche ». Et l'on peut suivre ici l'avis de Gregory Hutchinson qui s'appuie sur l'usage bien attesté, en grec, de l'objet pour la personne, par exemple chez Euripide (*Andr.*, 446 Σπάρτης ἔνοικοι, δόλια βουλευτήρια, « habitants de Sparte, qui planifient des ruses », littéralement « plans de ruses ») ou chez Eschyle (*Sept.*, 575 κακῶν τ' Ἀδράστῳ τῶνδε βουλευτήριον, « (Tydée) conseiller d'Adraste pour ces malheurs », littéralement « plan de ces malheurs pour Adraste »).

⁷ Selon Hummel 1993, 362 (§ 450), ce passage illustre avec éclat une « structure distributive » et uniquement prédicative. Il se différencie nettement, pourtant, des autres exemples donnés pour cette catégorie qui tous comportent des répétitions ou des antithèses ne laissant aucun doute sur ce qu'elle appelle la « solidarité syntagmatique ».

⁸ Wilamowitz 1922, 309 n.2 (voir aussi, déjà, la longue note de Wilamowitz 1886, 168 n.22).

Que retenir de sûr, finalement, de ce passage ? Trois points nous semblent importants :

- σκυτάλα implique l'utilisation d'un message écrit, mais pas forcément codé ;
- νῦν (v. 87) indique clairement qu'on se réfère à l'exécution en cours de l'ode ;
- enfin, il y a une dimension polémique comme le prouve la mention très explicite de l'ὄνειδος touchant tous les Béotiens, dimension renforcée par l'hypotexte, à savoir un célèbre poème d'Archiloque (fr. 185 West) qui, dans son distique liminaire, emploie ce même mot de « scytale » : ἐρ<έω> τιν' ὕμιν αἶνον, ὦ Κηρυκίδη, / ἀχθυμένη σκυτάλη, « Je vais vous dire un conte, ô noble rejeton de hérauts, au moyen d'une bien triste dépêche ! »⁹ On remarque en outre que αἶνον chez Archiloque fait écho à Αἰνέα chez Pindare, qui semble donc bien se livrer ici à une sorte de parenthèse iambique.

Tournons-nous à présent vers la 5^e *Pythique*, mais restons dans les belles chevelures (*Pyth.* 5, 45-49) :

45 Ἀλεξιβιάδα, σὲ δ' ἡΰκομοι φλέγοντι Χάριτες.
μακάριος, ὃς ἔχεις
καὶ πεδὰ μέγαν κάματον
λόγων φερτάτων
μναμῆ'(α) · ...

45 « Fils d'Alexibios, les Charites aux beaux cheveux t'embrasent!
Bienheureux toi qui possèdes,
après, certes, grand ahan,
en paroles sans égales
un mémorial... »

Comme en *Ol.* 6, nous trouvons une référence à l'exécution en cours de l'ode à travers les deux verbes au présent φλέγοντι (45) et ἔχεις (46). Comme en *Ol.* 6 encore, il y a un élément exceptionnel : ici, l'homme qui fait l'objet de louanges hyperboliques — et personnalisées — n'est pas le propriétaire du char, vainqueur officiel et traditionnel dédicataire, mais le conducteur. Quant à la notion de « mémorial », qui n'a évidemment rien à voir ici avec le domaine funéraire (contrairement par exemple à Thuc. 1, 138), elle ne se laisse pas cerner sans difficulté si l'on cherche la précision : est-ce l'ode en tant qu'elle est exécutée ? ou en tant qu'elle est gravée sur pierre ? est-ce un poème d'éloge différent ? est-ce oral ? écrit ? ou les deux ? Je dirais : les deux et même plus, en comptant la première exécution, les reprises ultérieures ainsi que le témoignage stabilisé par écrit qui servira à ces dernières.

Mais le mémorial peut en d'autres occasions se transformer en monument de type funéraire. Examinons en effet *Ném.* 4, 73-86 :

Θεανδρίδαισι δ' ἀεξιγυίων ἀέθλων
κάρυξ ἔτοῖμος ἔβαν
75 Οὐλυμπία τε καὶ Ἴσθμοῖ Νεμέα τε συνθέμενος,
ἔνθα πείραν ἔχοντες οἴκαδε κλυτοκάρπων
οὐ νέοντ' ἄνευ στεφάνων, πάτραν ἴν' ἀκούομεν,
Τιμάσαρχε, τεὰν ἐπινικίοισιν ἀοιδαῖς
πρόπολον ἔμμεναι. εἰ δέ τοι
80 μάτρῳ μ' ἔτι Καλλικλεῖ κελεύεις

⁹ Touchant σκυτάλη en particulier (faut-il le laisser au datif ou le mettre au nominatif ?), ces deux seuls vers comportent de nombreux problèmes d'établissement du texte et d'interprétation qu'on ne peut exposer ici.

στάλαν θέμεν Παρίου λίθου λευκοτέραν·
 ὁ χρυσὸς ἐψόμενος
 αὐγάς ἔδειξεν ἀπάσας, ὕμνος δὲ τῶν ἀγαθῶν
 ἐργμάτων βασιλεῦσιν ἰσοδαίμονα τεύχει
 85 φῶτα· κείνος ἀμφ' Ἀχέροντι ναιετάων ἐμάν
 γλῶσσαν εὐρέτω κελαδῆτιν, Ὀρσοτριάϊνα
 ἴν' ἐν ἀγῶνι βαρυκτύπου
 θάλησε Κορινθίοις σελίνοις·

« Pour les Théandrides, des jeux qui enforcent les corps,
 en héraut tout prêt je suis venu,
 75 mandaté tant pour Olympie que pour l'Isthme et Némée ;
 de ces lieux où ils passent l'épreuve, non, sans couronnes aux fruits renommés
 ils ne rentrent point chez eux où nous entendons dire que ton lignage,
 Timasarkhos, des odes triomphales
 est le servant. Et si en vérité
 80 pour ton oncle maternel Kalliklès tu me demandes en outre

d'ériger une stèle plus blanche que la pierre de Paros —
 l'or affiné
 montre toute sa radiance, et un hymne de nobles
 accomplissements rend égal en destinée aux rois
 85 un mortel —, que celui qui habite auprès de l'Achéron
 trouve ma langue retentissante,
 à l'endroit où, dans la joute du fracassant Porte-trident,
 il a fleuri d'ache corinthienne. »

Avec sa modestie habituelle — je dirais presque contractuelle —, Pindare revendique sa capacité à créer un θαῦμα. Il s'agit ici d'ériger une stèle gravée, au figuré, puisqu'il est question en réalité de composer et d'exécuter un poème d'éloge¹⁰. Outre qu'elle est remarquablement mise en valeur par sa place en tête de strophe, l'image est longuement développée, à telle enseigne que j'y verrais une allusion intertextuelle à Simonide. Il n'est que de considérer le passage suivant, PMG 581 (Diog. Laert. 1, 89) (Sim. fr. 262 Poltera) :

οὗτος (scil. Κλεόβουλος) ἐποίησεν ἄσματα καὶ γρίφους εἰς ἔπη τρισχίλια. Καὶ τὸ ἐπίγραμμα τινες τὸ ἐπὶ Μίδα τοῦτόν φασι ποιῆσαι·

χαλκή παρθένος εἰμί, Μίδεω δ' ἐπὶ σήματι κεῖμαι·
 ἔστ' ἂν ὕδωρ τε νάη καὶ δένδρεα μακρὰ τεθλήη,
 ἥελιος δ' ἀνιῶν λάμπη, λαμπρά τε σελήνη,
 καὶ ποταμοὶ γε ῥέωσιν, ἀνακλύζη δὲ θάλασσα,
 5 αὐτοῦ τῆδε μένουσα πολυκλαύτῳ ἐπὶ τύμβῳ
 ἀγγελέω παριοῦσι Μίδας ὅτι τῆδε τέθαιπται.

φέρουσι δὲ μαρτύριον Σιμωνίδου ἄσμα ὅπου φησί·
 τίς κεν αἰνήσειε νόῳ πίσυρος Λίνδου ναέταν Κλεόβουλον,
 ἀναοῖς ποταμοῖσ' ἀνθεσί τ' εἰαρινοῖς
 ἀελίου τε φλογὶ χρυσέας τε σελάνας
 καὶ θαλασσαῖαισι δίναισ' ἀντία θέντα (Bergk : ἀντιθέντα codd.) μένος στάλας;

¹⁰ Peut-être convient-il de comprendre en ce sens aussi le verbe ὀρθῶσαι employé en *Isth.* 1, 46.

5 ἅπαντα γὰρ ἐστὶ θεῶν ἦσσω· λίθον δὲ
καὶ βρότεοι παλάμαι θραύοντι· μωροῦ
φωτὸς ἄδε βουλά.

« Celui-ci (Kléoboulos) a composé jusqu'à 3000 hexamètres de chansons et d'énigmes. D'aucuns affirment que c'est lui, l'auteur de l'épigramme sur Midas :

“Je suis une vierge de bronze et sur la tombe de Midas repose ;
tant que l'eau ruissellera et que les arbres croîtront haut,
qu'en se levant, brilleront le soleil ainsi que la brillante lune,
que les fleuves couleront, que s'agitera la mer,
5 ici demeurant, sur ce tombeau baigné de pleurs,
j'annoncerai aux passants qu'ici Midas est enterré.”

Ils produisent le témoignage d'un chant de Simonide dans lequel il dit :

“Qui, fort de son bon sens, pourrait louer Kléoboulos, habitant de Lindos,
qui au flot continu des rivières, aux fleurs printanières,
à la flamme du soleil, à celle de la lune d'or
et aux tourbillons marins oppose la vigueur d'une stèle ?
5 Car toutes choses sont inférieures aux dieux ; la pierre, en outre,
même des mains mortelles la brisent : fol
était donc l'homme qui eut cette pensée-là !” »

Entre le poème de Pindare et celui de Simonide existent de nombreux échos :

	Simonide PMG 581	Pindare, <i>Ném.</i> 4, 79-86
habitant	1 ναέταν	85 ναιετάων
or	3 χρυσέας	82 χρυσός
brillance	3 φλογί	83 αὐγὰς
érection d'une stèle	4 θέντα ... στάλας	81 στάλαν θέμεν
pierre	5 λίθον	81 λίθου
tout	5 ἅπαντα	83 ἀπάσας
comparaison avec les dieux	5 θεῶν ἦσσω	84 ἰσοδαίμονα
humain	7 φωτός	85 φῶτα

À mon avis, notre extrait de la *Ném.* 4 constitue une réponse à Simonide, une sorte de défi lancé à son pessimisme, ou à son cynisme. En bref, ce serait une provocation destinée à répondre à une autre provocation.

Venons-en à présent à la dernière référence à l'écriture qui soit incontestable chez Pindare, à savoir *Ném.* 8, 46-48 :

σεῦ δὲ πάτρα Χαριάδαις τ' ἐλαφρόν
ὑπερεῖσαι λίθον Μοισαῖον ἕκατι ποδῶν εὐωνύμων
δὶς δὴ δυοῖν...

46 τε λάβρον codd. (serv. Schroeder, Bury, Turyn, Race) : τ' ἐλαφρόν Cookesley, Bergk (prob. Snell-Maehler, Henry)

« (Ô Mégas, te ramener à la vie m'est impossible...)
Mais à ta patrie et à la lignée de Kharias, il est facile

de donner une Pierre des Muses en piédestal, à cause des deux paires de jambes
deux fois renommées... »

(τε λάβρον : « mais... {il m'est possible} de donner une pierre *sonore* des Muses en piédestal... »)

Il y a un gros problème de texte et pour plusieurs raisons que je n'ai pas le temps d'explicitier maintenant, je partage l'avis de Henry et comprends que la pierre ici est non pas une stèle mais un piédestal. L'image combine de façon ambiguë poésie orale et poésie écrite. Ambiguïté mais aussi paradoxe : une pierre qui chante, ça n'est pas courant, d'autant que la pierre symbolise au contraire le silence, la mutité, l'insensibilité, comme l'attestent un passage de Théognis (1, 568 sq. ὥστε λίθος | ἄφθογγος, « silencieux comme une pierre ») et un proverbe (CPG I, p. 430 λίθω λαλεῖς, glosé par ἐπὶ τῶν ἀναισθητῶν).

De plus, Pindare adore jouer sur les mots, on le sait, et les pierres sont un point de départ récurrent pour ses acrobaties verbales. Ainsi en *Ol.* 7, 86-7 :

(sc. ἔγνω)...Αἰγινά τε νικῶνθ' ἐξάκις· ἐν Μεγάρουσιν τ' οὐχ ἕτερον λιθίνα
ψᾶφος ἔχει λόγον...

...Égine (l'a connu) six fois vainqueur ; et à Mégare, ce n'est pas un autre chiffre
que recèle le compte sur pierre...¹¹

Ainsi encore en *Ol.* 9, 46 (sc. Πύρρα Δευκαλίων τε) ὁμόδαμον | κτισσάσθαι λίθινον γόνον· | λαοὶ δ' ὀνόμασθεν, « (Pyrrha et Deukalion) ... fondèrent une lignée faite d'un peuple unique, à partir de *pierraille* : et ils furent appelés *piétaille*. » Le poète joue ici sur la paronymie de λίθες (« pierres ») et de λαοί (« gens »), comme peut-être aussi en *Pyth.* 12, 12 (sc. Περσεύς) εἰναλίᾳ τε Σερίφῳ λαοῖσι τε μοῖραν ἄγων, « (Persée) portant à Sériphos-en-mer et à ses gens un lot fatal » — voir encore *Pyth.* 10, 48 (sc. Περσεύς) λίθινον θάνατον φέρων, « (Persée) portant la mort de pierre », c'est-à-dire la mort par pétrification.

Il reste désormais quatre passages à étudier qui offrent un moindre degré de certitude sur la référence à l'écriture ou à la lecture, sans susciter toutefois un moindre intérêt. Le premier provient de la 1^e *Olympique* (*Ol.* 1, 103-5) :

... πέποιθα δὲ ξένον
μή τιν' ἀμφοτέρα καλῶν τε ἴδριν †άμα† καὶ δύναμιν κυριώτερον
τῶν γε νῦν κλυταῖσι δαιδαλωσέμεν ὑμνων πτυχαῖς.

... Je suis sûr qu'il n'est point d'hôte
à la fois connaisseur en idéaux (...) et d'un pouvoir plus souverain,
parmi les hommes d'aujourd'hui, à décorer des plis glorieux des hymnes !

Quel est le sens exact de πτυχαῖς ? L'acception est-elle géographique (« les vallons » selon Eveline Krummen), cinématique en quelque sorte (le mot décrirait les sinuosités du chant et de la danse, selon Boeckh suivi par bien d'autres¹²), ou vestimentaire (« les replis » feraient de l'ode un vêtement,

¹¹ La phrase ... λιθίνα ψᾶφος ἔχει λόγον (sur le sens de laquelle on renvoie à Verdenius 1987, *ad loc.*) donne le tournis en combinant divers jeux sémantiques : λιθίνα ψᾶφος frise le pléonasmе, puisque ψᾶφος signifie à l'origine « caillou », et λόγον balance entre le compte et le récit.

¹² Boeckh glose ainsi : « artificiosi flexus numerorum, harmoniae, saltationis, non tamen proprie et unice ob strophas antistrophasque et epodos » ; à cette interprétation souscrivent notamment Gildersleeve, Lehnus, Catenacci.

métaphore attestée plusieurs fois chez Pindare)¹³ ? Trois érudits au moins songent pourtant à une acception livresque : Alfred Pearson (1924) invoque Eschyle, *Suppl.* 947 ἐν βίβλων πτυχαῖς ; Farnell puis Fernandez-Galiano lui emboîtent le pas. D'autres savants italiens, plus récemment, ont suggéré que la métaphore pourrait être fondée sur les rouleaux de papyrus : P. Giannini, G.F. Nieddu et C. Catenacci¹⁴. Pour ma part, je suis convaincu que l'univocité serait ici encore plus qu'ailleurs réductrice et coupable, et admet volontiers une polysémie intentionnelle de la part du poète.

On retrouve une problématique comparable en *Pyth.* 4, 57-58 :

ἦ ῥα Μηδείας ἐπέων στίχες, ἔπταξαν δ' ἀκίνητοι σιωπᾶ
ἦροες ἀντίθροισι πυκινὰν μῆτιν κλύοντες.

« Tels furent, de Médée, les mots prononcés de rang (ou : rang après rang). Dans l'immobilité, [en silence, s'étaient blottis les héros semblables aux dieux, à l'écoute de son intelligence profonde. »

Phrase bizarre ! Le mot qui nous intéresse, naturellement, c'est στίχες. William Race le traduit par « vers » — précédé en cela par Rumpel et Mezger au XIXe siècle. Mais il semble que cela ne puisse signifier que « rangée », comme plus loin dans la même ode (ἀνέμων στίχες, v. 210)¹⁵. Où donc est la vérité ? Braswell adopte une position habile, en citant Leumann : « Les ἐπέων στίχες ne renvoient pas aux vers métriques, mais aux rangées de mots, c'est-à-dire aux phrases. » Selon Leumann encore, le présent passage pindarique constitue une étape importante entre l'usage homérique (rangs, rangées de soldats, lignes de bataille) et l'emploi ultérieur du masculin στίχος signifiant « vers » dont Aristophane, *Ran.* 1239 paraît le témoin le plus ancien.

Je voudrais formuler trois remarques additionnelles. D'abord, l'expression ἐπέων στίχες implique une représentation pour ainsi dire graphique. Avant l'érudition alexandrine, on le sait, les textes lyriques étaient écrits en *scriptio continua*, tout comme la prose¹⁶. Mais le support a des limites et on finit par obtenir forcément des lignes superposées, même si celles-ci ne correspondent nullement à des unités métriques et que cela ne doit interférer en rien avec la question de la colométrie. Ensuite, il faut quand même prendre en compte — voire en ligne de compte — que Médée est une magicienne et dans ce contexte, une prophétesse surtout. Or les prophéties étaient versifiées et les « stiques » de Médée pourraient désigner la prophétie rendue par Pindare ici au discours direct¹⁷. Enfin, notons que nous avons affaire ici à une sorte de « performance rhapsodique », Médée officiant comme aède et les héros constituant le public, dont la réaction est décrite en détail. Une fois encore, l'oral et l'écrit se mélangent.

Restons dans le recueil des *Pythiques* et abordons celle qui semble usurper sa place, la deuxième. Le célébrant s'adresse au dédicataire Hiéron de Syracuse en ces termes (*Pyth.* 2, 62-71) :

εὐανθέα δ' ἀναβάσομαι στόλον ἀμφ' ἀρετᾶ
κελαδέων. νεότατι μὲν ἀρήγει θράσος
δεινῶν πολέμων ὅθεν φαμὶ καὶ σὲ τὰν ἀπείρονα δόξαν εὐρεῖν,

¹³ Il se pourrait que la métaphore du vêtement pour désigner l'ode apparaisse déjà dans le verbe ἀμφιβάλλεται au v. 8 de cette même 1^e *Olympique*, comme me l'a rappelé judicieusement Peter Agócs, que je remercie. On trouvera un bon résumé des diverses interprétations de ce passage dans la note de Gabriele Burzacchini *ad loc.*

¹⁴ Voir *Olimpiche* et la note développée de Carmine Catenacci *ad loc.*

¹⁵ Les στίχες ne sont « naturellement pas des στίχοι, mot que Pindare non plus ne connaissait pas encore ainsi, mais qui désigne seulement “la multitude, les rangées” [Scharen, Reihen] de ses paroles, la longueur de son [Médée] discours » (Wilamowitz 1922, 387 n.1).

¹⁶ Voir Pfeiffer 1968, 185.

¹⁷ L'hexamètre dactylique, mètre ordinaire des prophéties (mais gare à la généralisation, voir Parke 1981), correspond aussi à la longueur normale d'une ligne au sein d'une colonne d'écriture.

- 65 τὰ μὲν ἐν ἵπποσόασιν ἄνδρεςσι μαρνάμενον, τὰ δ' ἐν πεζομάχαισι· βουλαὶ δὲ πρεσβύτεραι
ἀκίνδυνον ἐμοὶ ἔπος <σέ> ποτὶ πάντα λόγον
ἐπαινεῖν παρέχοντι. χαῖρε· τόδε μὲν κατὰ Φοίνισσαν ἐμπολάν
μέλος ὑπὲρ πολιᾶς ἀλὸς πέμπεται·
τὸ Καστόρειον δ' ἐν Αἰολίδεσσι χορδαῖς θέλων
- 70 ἄθρησον χάριν ἑπτακτύπου
φόρμιγγος ἀντόμενος.

« J'embarquerai sur une étrave fleurie en célébrant ton mérite !
À la jeunesse vient en aide l'audace
dans les guerres terribles : toi aussi, je l'affirme, tu y as trouvé un renom sans borne,

- 65 en combattant tantôt parmi les soldats qui font s'élaner leurs chevaux,
tantôt parmi les fantassins ; et tes pensées plus mûres que ton âge
me procurent une parole sans péril pour faire, au regard de toute l'histoire,
ton éloge. Salut ! Ainsi qu'une marchandise phénicienne, ce
chant est envoyé à travers la mer qui blanchit ;
à l'air de Castor chanté sur des cordes éoliennes, accorde
- 70 ton regard, en le rencontrant, grâce
de la lyre aux sept sons. »

La comparaison du poème à un navire marchand est relativement conventionnelle chez Pindare et chez Bacchylide¹⁸. En revanche, l'origine phénicienne déclarée laisse un peu perplexe. Quel sens faut-il lui accorder ? La plupart des commentateurs y voient l'affirmation d'une grande valeur, d'une lointaine origine et d'une vénalité (au sens neutre) ; le poème serait une marchandise exotique précieuse, en somme. Pourtant, les Phéniciens faisaient commerce de produits très variés (ivoire, esclaves, sel, verre, pourpre, singes, crocodiles, vaisselle, parfums, bois de cèdre, papyrus, huile, céréales etc.) et pas exclusivement coûteux¹⁹. Il convient à mon avis de tenir un plus grand compte du contexte de l'image pindarique, employée dans une ode « sicilienne ». Que représentait pour un Grec de Sicile un « Phénicien » ? Avant tout un Carthaginois, probablement, comme en *Pyth.* 1, 72, soit un ennemi traditionnel. Du reste, les « guerres terribles » que Pindare évoque ici sur deux longs vers (v. 64-65) opposent les Siciliens aux Carthaginois et l'on s'accorde depuis Mezger à y reconnaître en particulier une allusion à la bataille d'Himère. Dans un tel contexte, la comparaison peut choquer. Elle pourrait dénoter aussi une activité de contrebande prêtée aux Phéniciens : Pindare enverrait son poème sans autorisation, ou sans passer par une commande officielle de son dédicataire²⁰.

Mais si nous abandonnons Carthage et pensons aux Phéniciens de l'Est, la comparaison pourrait dénoter de façon codée un écrit, au su de l'histoire de l'alphabet grec. Comme chacun sait, en effet, les lettres de celui-ci ont été adaptées de l'alphabet phénicien et le mot Φοινικήϊα, avec ou sans le substantif

¹⁸ Voir Pindare, *Ném.* 5, 1 ou *Ném.* 3, 77 ; Bacchylide 16, 2-4 [ὄλκ]ᾶδ' ἔπεμψεν ἐμοὶ χρυσέαν / [Πιερ]ῖαθεν ἐ[ύθ]ρονος [Ο]ύρανία, [πολυφ]άτων γέμουσαν ὕμνων, « c'est un navire doré que m'a envoyé / de Piérie, chargé d'hymnes glorieux, Uranie au beau trône ». Sur l'envoi du poème lyrique, voir J. Herington, *Poetry into drama...*, Appendix IV.G 189-191 et VI.

¹⁹ Les commentateurs ont beau jeu d'affirmer la nature précieuse des biens dont les Phéniciens font commerce en citant Homère, *Od.* 15, 455 sqq. : on y croise, de fait, « un collier d'or paré de perles d'ambre ». Mais ce serait oublier opportunément que quelques vers plus haut (*Od.* 15, 416), les Phéniciens sont présentés comme τρωῶκται, μυρὶ' ἄγοντες ἀθύρματα νηὶ μελαίνῃ, « des rapaces, qui transportent mille babioles (?) en leur vaisseau noir » ; le mot ἀθύρματα est ambigu, pouvant dénoter un jouet ou un objet précieux. Eschyle, fr. 263 Radt nie le caractère forcément précieux d'une marchandise venant de loin : ἀλλὰ ναυβάτην / φορηγόν, ὅστις ῥῶπον ἐξάγει χθονός, « mais un marchand qui traverse la mer, exportant du pays une piètre marchandise ».

²⁰ Bowra 1964, 135 comprend « à l'essai » (« 'like Phoenician merchandise', that is virtually 'on approval' »).

γράμματα, désigne les caractères grecs dès le premier quart du V^e siècle dans une inscription de Téos, puis chez Sophocle dans sa pièce perdue Ποιμένεες, représentée dans les années 460, puis dans un passage fameux d'Hérodote (5, 58)²¹. On attribue d'ailleurs à Cadmos, immigré d'origine phénicienne, un rôle significatif dans cette acquisition de l'alphabet par les Grecs²². Et ledit Cadmos ne laisse pas de faire songer à Thèbes, patrie de Pindare. En résumé, je tends à interpréter de façon synthétique la « marchandise phénicienne » comme une pièce de poésie écrite, envoyée de Thèbes et introduite en Sicile sans formalités.

En conclusion, Pindare mentionne à plusieurs reprises, de façon allusive ou directe, le fait d'écrire ou de lire un poème, en particulier dès lors qu'apparaît un poème différent de celui servant de cadre (*Ném.* 4, *Ol.* 6) ou un dédicataire autre (*Ném.* 8, *Pyth.* 5). L'inscription sur pierre semble une suite à la fois souhaitée et polémique, ce qui peut-être reflète une tension entre les deux moments importants : d'un côté, le *hic et nunc* de la performance, pour employer l'expression de Walter Benjamin à propos des œuvres d'art, et de l'autre, la postérité du poème (sa « reperformance » éventuelle ou sa relecture). L'épigraphe ancre l'ode dans le lieu de la célébration et s'oppose au thème de l'envoi et du transporteur.

En tout cas, si Pindare n'est pas ce qu'Aristote appelait un poète ἀναγνωστικός²³, il a vécu à une époque charnière, lorsque commençait à poindre « l'ère du livre ».

J.Y.

Université Bordeaux Montaigne
Institut Ausonius (UMR 5607)

jean.yvonneau@u-bordeaux-montaigne.fr

Bibliographie

Éditions et commentaires des odes de Pindare

Pindarus, Pars I. Epinicia, post B. Snell ed. H. Maehler, Leipzig, 1987 (BT).

Pindarus, Pars II. Fragmenta - indices, ed. H. Maehler, Leipzig, 1989 (BT).

Scholia vetera in Pindari carmina, rec. A. B. Drachmann, 3 vol., Leipzig, 1903-1927 (repr. Stuttgart-Leipzig, 1997) (BT).

Böckh = *Pindari opera quae supersunt...* Boeckhii, 4 vol., Leipzig, 1811-1821.

Braswell, B. K. *A commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, Berlin, 1988 (Texte und Kommentare ; 14).

Bury 1890 = *The Nemean Odes of Pindar*, ed., with introductions and commentary, by J. B. Bury, London, 1890.

²¹ Pour Téos et Hérodote, voir la note de G. Nenci à Hérodote 5, 58. Pour Sophocle, la note de Pearson au fr. 514.

²² Le souvenir de l'origine phénicienne de l'alphabet grec se perpétue au-delà de l'époque classique, comme en témoigne le distique préservé de Timon de Phliunte, fr. 61 Di Marco (γραμματική, τῆς οὐ τις ἀνασκοπή οὐδ' ἀνάθηρσις / ἀνδρὶ διδασχομένῳ Φοινικῶν σήματα Κάδμου, « la grammaire, sur laquelle aucune recherche attentive n'est menée, aucun examen profond, / par un homme qui tente d'apprendre les signes phéniciens de Cadmos »).

²³ Les poètes ἀναγνωστικοί sont ceux dont les pièces sont particulièrement (mais pas uniquement) adaptées à la lecture, pour Aristote (*Rhét.* 3, 12, p. 1413b12).

- Bury 1892 = *The Isthmian Odes of Pindar*, ed., with introduction and commentary, by J. B. Bury, London, 1892.
- Burzacchini = Degani, E. & Burzacchini, G., *Lirici greci. Antologia*, Firenze, 1977¹.
- Carey, C., *A Commentary on Five Odes of Pindar. Pythian 2, Pythian 9, Nemean 1, Nemean 7, Isthmian 8*, New York, 1981.
- Farnell, L. R., *The works of Pindar*, vol. II : *Critical commentary*, London, 1932 (repr. Amsterdam, 1965).
- Gerber, D. E., 'Pindar, *Nemean Six* : A Commentary', *HSCP* 99 (1999), 33-91.
- Gildersleeve = Pindar. *The Olympian and Pythian Odes...*, by B. L. Gildersleeve, New York, 1890 (repr. Amsterdam, 1965).
- Henry, W. B., *Pindar's Nemeans : a selection*, Munich, 2005 (IV, VI, VIII, X, XI).
- Hutchinson, G. O., *Greek lyric poetry : A commentary on selected larger pieces...*, Oxford, 2001.
- Instone = Pindar. *Selected odes : O. 1, P. 9, N. 2 & 3, I. 1*, ed. and transl. by S. Instone, Warminster, 1996.
- Lavecchia = *Pindari dithyramborum fragmenta*, ed. S. Lavecchia, Roma-Pisa, 2000 (« Lyricorum Graecorum quae exstant », 12).
- Lehnus = Pindaro. *Olimpiche*, a cura di L. Lehnus, Milan, 1981.
- Liberman = Pindare, *Pythiques*, éd. G. Liberman, Paris, 2004.
- Olimpiche = Pindaro. *Le Olimpiche*, a cura di B. Gentili & al. [Milan,] 2013 (Fondazione Lorenzo Valla).
- Pfeijffer, I.L., *Three Aeginetan odes of Pindar : a commentary on Nemean V, Nemean III & Pythian VIII*, Leiden, 1999 (*Mnemosyne*, bibliotheca classica Batava ; 197).
- Pitiche = Pindaro. *Le Pitiche*, a cura di B. Gentili & al. [Milan,] 1995 (Fondazione Lorenzo Valla).
- Privitera = Pindaro. *Le Istmiche*, a cura di G. Aurelio Privitera, [Milan,] 1982 (Fondazione Lorenzo Valla).
- Race = Pindar, ed. & transl. by W. H. Race, 2 vol., Cambridge, Mass.- London, 1997 (LCL).
- Rutherford, I., *Pindar's Paeans: a reading of the fragments with a survey of the genre*, Oxford 2001.
- Thummer, E., Pindar. *Die isthmischen Gedichte*, 2 vol., Heidelberg, 1968-1969.
- Verdenius, W. J., *Commentaries on Pindar. Volume I, Olympian Odes 3, 7, 12, 14*, Leyde 1987 (*Mnemosyne*, Suppl. 97).
- Verdenius, W. J., *Commentaries on Pindar. Volume II, Olympian Odes 1, 10, 11, Nemean 11, Isthmian 2*, Leyde 1988 (*Mnemosyne*, Suppl. 101).
- Willcock = Pindar, *Victory odes : Olympians 2, 7, and 11 ; Nemean 4 ; Isthmian 3, 4, and 7*, ed. by M. M. Willcock, Cambridge, 1995.

Lexiques

- Rumpel, I., *Lexicon pindaricum*, Leipzig, 1883 (repr. Hildesheim, 1961).
- Slater, W. J., *Lexicon to Pindar*, Berlin, 1969.

Éditions et commentaires d'autres auteurs et sources

- Erodoto, *Le Storie*, libro V : *la rivolta della Ionia*, a cura di G. Nenci, [Milan,] 1994 (Fondazione Lorenzo Valla).
- Pausania, *Guida della Grecia*, libro VIII : *l'Arcadia*, a cura di M. Moggi e M. Osanna, [Milan,] 2003 (Fondazione Lorenzo Valla).
- Pausania, *Guida della Grecia*, libro IX : *la Beozia*, a cura di M. Moggi e M. Osanna, [Milan,] 2010 (Fondazione Lorenzo Valla).

ML = Meiggs, R. & D. Lewis, ed., *A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the Fifth Century BC*, Revised Edition, Oxford, 1989 (©1969, repr. 2004).

Études

Bowra, C. M., *Pindar*, Oxford, 1964.

Ceccarelli, P., *Ancient Greek Letter Writing : A Cultural History (600 BC- 150 BC)*, Oxford, 2013.

Chadwick, J., *Lexicographica Graeca*, Oxford, 1996.

Chantraine, P., « Les verbes grecs signifiant "lire" », in Παργάροπεια. *Mélanges Grégoire*, II, Bruxelles, 1951, 115-126.

Clarysse, W. & Vanderpe, K., « Information technologies : writing, book production, and the role of literacy », in : Oleson, J.P., éd., *The Oxford handbook of technology in the classical world*, Oxford, 2008, 715-739.

Day, J., « Epigraphic Literacy in Fifth-century Epinician and its Audiences », in Liddel & Low 2013, 217-230.

Fearn, D., « Kleos Versus Stone ? Lyric Poetry and Contexts for Memorialization », in Liddel & Low 2013, 231-254.

Herington, J., *Poetry into Drama: Early Tragedy and the Greek Poetic Tradition*, Berkeley-Los Angeles-London, 1985.

Hornblower, S. & Morgan, C., eds, *Pindar's Poetry, Patrons, and Festivals : from Archaic Greece to the Roman Empire*, Oxford, 2007.

Hummel, P., *La syntaxe de Pindare*, Louvain-Paris, 1993.

Köhnken, A., *Die Funktion des Mythos bei Pindar. Interpretationen zu sechs Pindargedichten*, Berlin-New York, 1971 (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte ; 12).

Krummen, E., *Pysros Hymnon : festliche Gegenwart und mythisch-rituelle Tradition als Voraussetzung einer Pindarinterpretation (Isthmie 4, Pythie 5, Olympie 1 und 3)*, Berlin-New York, 1990 (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte ; 35).

Liddel, P. & Low, P., eds, *Inscriptions and their uses in Greek and Latin literature*, Oxford, 2013.

Martin, R., 'Read on arrival', in R. Hunter & I. Rutherford (eds), *Wandering poets in ancient Greek culture: travel, locality and pan-hellenism*, Oxford, 2009, 80-104.

Nieddu, G. F., *La scrittura 'madre delle Muse' : agli esordi di un nuovo modello di comunicazione culturale*, Amsterdam, 2004 (Supplementi di Lexis ; 9).

Parke, H. W., « Apollo and the Muses, or prophecy in Greek verse », *Hermathena* 130/131 (1981), 99-112.

Pearson, A. C., « Pindarica », *CQ* 18 (1924), 151-157.

Pfeiffer, R., *History of classical scholarship : from the beginning to the end of the hellenistic age*, Oxford, 1968 (repr. Oxford, 1998).

Pöhlmann, E., « Zur Überlieferung griechischer Literatur vom 8.-4. Jh. », in Kullmann, W. & Reichel, M. (ed.), *Der Übergang von der Mündlichkeit zur Literatur bei den Griechen*, Tübingen, 1990 (ScriptOralia ; 30), 11-30.

Pöhlmann, E., *Einführung in die Überlieferungsgeschichte und in die Textkritik der antiken Literatur*, Bd.1: *Alttertum*, 2. Aufl., Darmstadt, 2003 (1994¹).

Sbardella, L., *Cucitori di canti : studi sulla tradizione epico-rapsodica greca e i suoi itinerari nel VI secolo a. C.*, Rome, 2012.

Svenbro, J., « La Grèce archaïque et classique. L'invention de la lecture silencieuse », in Cavallo, G. et Chartier, R., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, 1997, 51-84. (trad. angl. *A History of Reading in the West*, Cambridge, 1999)

- Welcker, F. G., *Der epische Cyclus, oder die homerischen Dichter*, I, 2. Auflage, Bonn, 1865 (II, 1849)(repr. Hildesheim-New York, 1981).
- West, M. L., « Pindar as a man of letters », in Obbink, D. & R. Rutherford (ed.), *Culture In Pieces: Essays on Ancient Texts in Honour of Peter Parsons*, Oxford, 2011, 50-68 (= West, M. L., *Hellenica: Selected Papers on Greek Literature and Thought, Vol. II: Lyric and Drama*, Oxford, 2013, 129-150).
- Wilamowitz 1886 = Wilamowitz-Moellendorff, U. von. *Isyllos von Epidauros*, Berlin, 1886 (repr. Dublin-Zürich 1967).
- Wilamowitz 1900 = Wilamowitz-Moellendorff, U. von. *Die Textgeschichte der griechischen Lyriker*, Berlin, 1900.
- Wilamowitz 1922 = Wilamowitz-Moellendorff, U. von. *Pindaros*, Berlin, 1922 (repr. Zürich-Hildesheim 1985).
- Woodard, R. D., « *Phoinikēia Grammata* : An Alphabet for the Greek Language », in Bakker, E. J., ed., *A companion to the ancient Greek language*, Chichester, 2010, 25-46.